

# A propos de l'article :

## EDUCATEUR ET/OU THERAPEUTE ?

(Educateur n° 5 du 30-11-75)

Nous sommes «Educateur». Je crois, en 1976, que ça ne veut pas dire grand chose. Avant tout nous sommes des êtres humains, avec tout ce que ça comporte d'avantages et d'inconvénients. Et ça commence à ne plus aller quand «on se prend» pour quelqu'un ou quelque chose d'autre. Il suffit qu'*«on se prenne pour...»* un thérapeute, un saint, un persécuté voire un pionnier, pour qu'on soit à l'opposé de ce qu'on croit être. «Se» prendre, veut dire que, étant un humain, on «prend» une personne et non nous-même, tant nous avons du mal à connaître et accepter ce que nous sommes vraiment. D'ailleurs, à ce moment-là, si les enfants qu'*«on»* nous a «donnés» pouvaient dire ce qu'ils ressentent ils nous diraient ce qu'on dit souvent : *«Non, mais, pour qui tu te prends ?»*

Xavier Audouard, voulant démystifier le thérapeute, disait que c'est «un vivant» qui, de ce fait aide ceux qui en ont besoin, à vivre. Or il n'est pas forcément utile d'être thérapeute et psychanalysé pour être «un vivant». Certains psychiatres, pratiquant la psychiatrie institutionnelle, pourraient dire que pour certains «mal-vivants» le jardinier ou la femme de salle de l'hôpital sont plus «thérapeutiques», c'est-à-dire aident mieux à vivre que l'infirmier diplômé ou le psychiatre. Fernand Deligny, pour s'occuper d'enfants autistiques (*«hors la parole»*) préfère des ouvriers d'Hispano-Suiza que des diplômés imbus de l'éther de leurs diplômes.

Ce qui ne veut pas dire que pour moi, on puisse «faire de la psychothérapie» comme on «fait l'andouille ou le malin». Le même F. Deligny, ayant remarqué l'importance qu'avaient prise des buses en ciment abandonnées, dans lesquelles coulait un fin ruisseau, pour ceux qu'on appelle des «psychotiques» se gardait bien de l'ébruiter n'importe où car, disait-il, «ils» seraient capables de fabriquer des buses en plastique spéciales pour rééduquer les psychotiques.

Ce qui ne veut pas dire qu'on soit obligé d'ignorer les recherches faites par Tomatis sur l'importance du bruit de l'eau et la voix de la mère enregistrée à travers l'eau.

Il ne faut pas prendre le contre-pied absolu des «spécialistophiles» et devenir des amateurs de «pifométhrothérapie».

En fait, ce que montre l'exemple de Deligny, c'est que c'est le milieu riche, permissif et varié, non spécialisé qui, jamais de la même façon, aide un individu à retrouver un sens à ses peurs, à ses envies, à ses joies, l'aide à retrouver ses «repères» alors qu'il était «paumé».

Et c'est en cela que, travaillant dans un tel milieu, même s'il est dans une école nous pouvons aider les enfants à autre chose qu'à bien écrire et bien compter. Mais ce qui est important c'est que nous ne sommes pas spécialisés, c'est-à-dire braqués sur ce but-là.

Il devient dès lors important d'une part d'être informé de ce qui peut se passer quand des individus vivent ensemble et font quelque chose. Qui plus est si un de ces individus est un psychothérapeute. Ça veut dire qu'on ne doit pas cracher sur la littérature et les expériences vécues dans le domaine thérapeutique.

Il devient aussi très important d'apprendre à connaître (vite) l'enfant, celui qui est là et qui se manifeste. Connaître son vécu, son père, sa mère, ses frères, etc. Ne serait-ce que parce que, en tant qu'éducateur, concerné par ce que fait ou ne fait pas cet enfant, connaître son vécu peut donner signification à certaines de mes observations, des mes réactions, de mes peurs, de mes rages, ou de mes suppositions.

Seulement, il y a un seulement. Je me méfie comme de la peste de l'envie que nous procurent certaines connaissances, d'agir directement dans le but d'une aide psychologique, à l'enfant.

L'enfant qui est là n'a rien demandé du tout, même si certains de ses faits et dits, sont une demande — la sienne.

Le texte libre ne sera vraiment libre, l'enfant ne s'engagera vraiment que s'il a constaté de visu qu'il pouvait ne pas s'écrire sans être nié par les autres et le maître.

De la même façon, et par là-même, l'enfant acceptera une aide (ne serait-ce qu'en formulant une demande, en s'engageant lui-même) que s'il a pu constater que l'adulte était prêt à lui foutre la paix s'il (l'enfant) en avait besoin.

L'effet Pygmalion joue à tous les niveaux et d'une façon pernicieuse. Et je crois vraiment, qu'au départ, la seule façon d'espérer être efficace, c'est de ne pas penser à l'enfant-personne, mais à la qualité du milieu qu'est la classe.

Cette qualité étant en premier lieu d'être :

- Préhensible (que l'enfant ne s'y sente ni objet, ni perdu) ;
- Modifiable (autant physiquement que psychologiquement) ;
- «Investissable» (?) par les enfants, par le groupe.

«Trop se pencher sur un enfant, c'est la meilleure façon de prendre un pied dans le c...»

Bien sûr, il sera toujours intéressant d'apprendre, d'une façon ou d'une autre, que le père de Jean-Marc est inexistant dans la famille, alors qu'il est si volubile à l'extérieur, que la mère de Christine est une «petite fille qui ne s'occupe de rien, si ce n'est d'être amoureuse de beaucoup d'hommes à la fois».

Mais il vaut mieux dans l'intérêt public que je l'apprenne quand J.-M. ou C. auront à leur façon (et sans que ça soit forcément matérialisé par un comportement ou des productions) trouvé un mode d'être sécurisant dans la classe, quand J.-M. ou C. auront trouvé un perchoir et une branche pour s'accrocher, de façon à ce que si, du fait de ma connaissance, je les interpelle (même à mon insu) en secouant l'arbre «descendez je vous demande» pour parler, ils puissent s'accrocher et me faire comprendre qu'ils préfèrent que je leur foute la paix.

Et puis il est utile que je sache que, chronologiquement, dans la classe, je serai le dernier à pouvoir aider J.-M. ou C., après les autres enfants qui les acceptent au jeu, le responsable de l'imprimerie qui leur permet de se rendre utiles, la terre qui leur permet de se salir les mains, la marionnette qui accepte de mourir, le magnétophone qui recueille leur histoire, le conseil qui les félicite ou les remet en place en leur précisant à propos de quoi. Et ceci, même si, chronologiquement j'ai été le premier à aménager le coin imprimerie (à condition qu'il ne soit pas inviolable) le conseil, les groupes, les jeux libres, seuls dans la cour.

Mais je suis intéressant quand j'arrive à transformer le face à face «je t'apprends, tu apprends», «je t'ai (eu) ou tu m'as», ou «on s'a», si j'arrive donc à transformer le face à face en un coude à coude issu de «projets communs», aux enfants et à moi.

R. LAFFITTE  
30, «Au flanc du coteau»  
Maraussan  
34370 Cazouls-lès-Béziers

Eduquer c'est faire de l'enfant un homme. Tout un programme qui a lui seul soulève discussion : un être autonome, libre, capable de comprendre sa situation, d'agir sur elle, de résister, etc.

La thérapeutique est relative aux maladies, c'est la manière de les traiter. Il existe des thérapeutiques différentes :

- Celles qui s'attaquent aux symptômes ;
- D'autres aux causes ;
- Celles qui ne s'intéressent qu'au milieu, niant toute possibilité d'action extérieure ;
- Et peut-être d'autres encore.

Ne s'atteler qu'aux symptômes est insuffisant. On risque de transformer le bégaiement en énurésie, comme un asthme cède la place à l'eczéma.

Pour être efficace, il faut à la fois AGIR SUR LES CAUSES et en même temps REGENERER le milieu.

Nous ne sommes guère armés, il me semble, pour agir sur les causes :

— Difficulté de les connaître : renseignements insuffisants, parfois contradictoires et perçus subjectivement.

— Attention à ne pas «médicaliser» à outrance. Ne pas renouveler l'erreur du Q.I. en enfermant le gosse dans une maladie en «ose».

— Que faire pour changer des rapports mauvais (qui nous semblent tels) dans une famille ?

Mais nous pouvons REGENERER LE MILIEU (car c'est lui qui est tout comme disait Cl. Bernard) :

● Par notre propre attitude : permissive, aidante, sur mesure, etc. et pour ça j'ai besoin de connaître l'histoire du gosse en gros pour l'ADMETTRE VRAIMENT TEL QU'IL EST (histoire très concrète, habitat, sommeil, etc.), pour comprendre son comportement.

● Par l'attitude du groupe, ou plutôt l'action du groupe dont je fait partie.

Et tout ça c'est le travail de l'éducateur, peut-être limité mais privilégié par rapport au thérapeute, parce qu'il travaille à même la vie.

M. CHAPRON  
75, chemin de Porcé  
44600 Saint-Nazaire

#### ● L'éducateur est-il ou non thérapeute ?

#### ● Différences entre statut et rôle.

L'éducateur n'a pas le statut de thérapeute, il n'est pas au sens propre du terme, un thérapeute, il n'a pas la formation ni la «compétence», donc il n'a pas à jouer «l'apprenti sorcier»... mais il a un rôle thérapeutique (ou action thérapeutique), de par son action dans la classe, et ses attitudes avec l'enfant.

Son action dans le groupe est influente dans la structuration, les relations, le fonctionnement de la vie du groupe.

Cette action permet de révéler au groupe son rôle thérapeutique.

Ses attitudes vis-à-vis de l'enfant sont influentes dans les relations affectives et l'aide psychologique (s'il y a compréhension, et écoute de l'enfant).

Elles révèlent le rôle thérapeutique de l'éducateur.

### Le rôle thérapeutique du groupe :

La classe fonctionne comme un lieu thérapeutique (c'est une «unité thérapeutique de base») dans la mesure où c'est un groupe et que des individus y vivent en interrelations constantes.

D'où des phénomènes de transferts, de projections, dus aux relations entre les enfants et aux relations maître-enfants, à travers l'expression libre, le conseil, l'entretien et la vie de la classe en général (s'il y a attitude non-directive du maître au sens intervenant non directif).

### Le rôle thérapeutique de l'éducateur :

Dans la relation maître-élève, en tant que relation duelle, il se produit également des phénomènes de transferts et de projections. Il y a donc nécessité pour l'éducateur de comprendre ces phénomènes, par une attitude d'écoute, pour comprendre l'enfant.

D'où disponibilité du maître et nécessité d'une bonne connaissance de soi, pour connaître les autres, pour permettre à l'enfant d'être, de parler pour mieux comprendre son vécu et amener ainsi l'enfant à formuler une aide.

D'où la possibilité d'une intervention (à ce moment) sur le milieu pour mieux comprendre et connaître le vécu de l'enfant.

Donc, il me semble que, si le maître n'est pas un thérapeute, il a néanmoins un rôle ou une action thérapeutique de double importance :

● Au niveau de son attitude (de sa relation) : par l'aide psychologique et affective qu'il apporte, dans une attitude d'écoute et de compréhension.

● Au niveau de son action : par une attitude d'intervenant non directif, le maître permet au groupe de jouer son rôle thérapeutique.

Jean-Paul BOYER  
44 Légi

Le dialogue entre Maurice Pigeon et Jean Le Gal me semble propice à bien des réflexions, bien des clarifications que chacun doit tenter de faire pour lui-même et d'aller le plus loin possible.

Les deux partenaires gardent chacun leur personnalité : l'un garde sa fougue et une certaine naïveté, l'autre toute sa retenue. Et l'on voit combien chacun a écouté l'autre.

Un point pourtant ne me semble pas avoir été éclairci : celui de la participation du maître à l'expression dans la classe.

En effet, si le maître met en place les moyens et les outils propres à l'éclosion de l'expression, il s'agit bien de l'expression enfantine.

La classe est le lieu de l'expression enfantine.

Je ne crois pas que, institutionnellement, la classe puisse aussi et dans le même temps, être le lieu de l'expression adulte.

C'est un respect dû aux enfants.

La classe, en attendant que ce soient d'autres lieux, est le lieu d'apprentissage et d'expression de l'enfant. Le maître est un des éléments d'aide aux enfants.

Si le maître se laisse aller à s'appropriier — ne fut-ce qu'en partie — les outils qu'il met à la disposition des enfants, je crois qu'il mélange les choses et qu'en particulier — mais la chose est très complexe et variable selon les individus — il tend inconsciemment à reprendre quelque peu ce qu'il donne.

Il peut avoir du mal à accepter ce don qu'il fait aux enfants.

Ce point devrait faire l'objet d'une discussion approfondie dans une de nos instances car il rejoint cet autre point évoqué dans le dialogue : vivre pour les enfants, solliciter par toutes sortes de moyens qui souvent participent d'un certain forçage, une certaine expression profonde de l'enfant.

Jacques CAUX  
1, rue Bobillot  
89000 Auxerre

J'ai relu le document, et je me sens souvent très proche des prises de position de Jean Le Gal (en particulier «Vivre avec les enfants et non pour eux»). En ce qui concerne le «renvoi au groupe», j'ai travaillé pendant plusieurs années dans cette direction, cela m'est de moins en moins possible (et je le regrette beaucoup car c'était passionnant) : enfants jeunes, perturbés, trop fragiles, peu capables de se prendre en charge avec une marge très faible d'autonomie. La prise en charge par le groupe dans ces conditions ne va pas très loin et c'est surtout vers moi que sont lancés les S.O.S.

(Par contre, je ne suis pas du tout le Dr De Mondragon quand il écrit : «Les parents font confiance au pédagogue à qui ils confient leur enfants de plus en plus tôt. Ils savent bien que c'est non seulement pour leur apprendre à penser, mais encore aujourd'hui pour leur apprendre à vivre et pour les aider à s'épanouir.»

Je ne vis pas des rapports aussi idylliques avec les parents de mes élèves et la « confiance » qu'ils m'accordent est en général bien limitée... Les relations avec les parents ne sont guère facilitées non plus par l'action des psychologues, pédiatres ou rééducateurs, privés, qui moyennant finances, racontent aux parents, ce que ceux-ci ont envie d'entendre et chargent l'instituteur de tous les maux...)

Je pense que la « communication empathique » est fondamentale. L'accueil, l'ouverture, l'acceptation de l'autre sont, me semble-t-il nécessaires pour permettre la communication, premier pas vers l'établissement de relations avec l'autre et vers l'épanouissement d'une personnalité.

Quand je reçois un nouveau dans ma classe, je ne me précipite pas pour consulter son dossier, cela viendra en son temps, mais j'essaie de faire en sorte qu'il se sente le plus vite possible bien parmi nous, qu'il y ait sa place, qu'il se sente en confiance. J'essaie d'être à l'écoute de ses différents modes d'expression et de les valoriser.

Mais j'ai besoin aussi de connaître « intellectuellement » l'enfant, son histoire, son vécu, dans un deuxième temps en quelque sorte, ne serait-ce que pour éviter des situations pénibles pour l'enfant. (Je pense à G. qui refuse de dire aux autres d'où viennent ses vêtements neufs donnés par la D.A.S.J., ou à F. dont le père est « parti » en prison.) J'interviens alors pour aider l'enfant en difficulté en détournant l'attention du groupe.

J'en ai besoin aussi pour affiner ou même modifier mon attitude envers l'enfant :

- Si M. ne fait aucun progrès en lecture, c'est qu'il ne veut pas grandir, le milieu familial le préférant bébé. Comment le motiver ?

- Si J. se coupe de la réalité, c'est dans les perturbations de sa petite enfance qu'il faut chercher et il lui faudrait l'aide d'une psychothérapie, etc., etc.

Je constitue, pour chaque enfant, un cahier où je fais le point sur ce qui le concerne, environ une fois par moi et où je note aussi les entretiens avec les parents, la psychologue. Et bien souvent, en me relisant, je suis amenée à repenser mon attitude envers lui.

En conclusion, si je ne mésestime pas l'utilité d'une connaissance « intellectuelle » de l'enfant, je crois pourtant que l'approche empathique est essentielle et que, si on rate cette première communication, les renseignements que l'on peut accumuler par la suite ne servent pas à grand chose. Reste maintenant à ne pas la rater !

Danielle CRAMPEL  
8, rue Porquetry-de-Boisserin  
84000 Avignon

Je pense que l'instituteur ne peut être un thérapeute avec ses élèves : la relation qui s'établit avec un thérapeute ne peut être qu'individuelle. Ce qui n'est pas le cas dans une classe. Dans le groupe Freinet de la Sarthe nous nous sommes intéressés au problème. Nous avons créé une commission « monographies » regroupant environ huit personnes dont un rééducateur-psychanalyste. Pendant deux ans nous avons travaillé sur un enfant de ma classe. Aux réunions je parlais de cet enfant, j'apportais ses productions et nous en discutions (de même que sur bien d'autres sujets). Ce groupe m'a permis d'y voir un peu plus clair au sujet de cet enfant, de comprendre un peu ce qui se passait. C'était un élément de référence extérieur à l'établissement, composé de gens qui n'étaient pas directement concernés par l'enfant. Mais il n'est pas possible de faire une psychothérapie (nous ne sommes pas du tout formés pour cela). La question que nous nous posions était de savoir si la classe-coopérative pouvait être thérapeutique. Malheureusement, sur ce point, c'est un peu l'échec au niveau des jeunes enfants. Ils sont capables de prendre certaines responsabilités mais l'organisation du travail n'est pas réellement coopérative.

Il est sans doute utile de connaître l'histoire d'un enfant pour pouvoir l'aider. Mais nous ne disposons souvent que de peu de renseignements. Je travaille dans un I.M.P., les enfants sont internes. J'ai une classe de petits (nouveaux arrivés dans l'établissement). Je ne sais pas grand chose d'eux : le dossier est souvent bien incomplet ; je ne vois jamais les familles (une ou

deux fois par an pour quelques-uns) ; les enfants sont traumatisés, très perturbés mais ils ne parlent pas de ce qu'ils ont vécu. Tout se passe au niveau des fantasmes. Après deux ans passés dans ma classe et dans l'établissement, certains ont évolué sans que je puisse expliquer quel a été mon rôle. Qu'est-ce qui leur a permis de progresser :

- L'action éducative à l'internat ?

- Les essais de vie coopérative dans la classe ?

- Les très rares entretiens avec le psychiatre de la maison ?

Janine CHARRON  
72160 Connerré

L'interview de M. Pigeon par J. Le Gal (*Educateur* n° 5) laisse planer une sorte de résignation sur la finalité de la fonction d'éducateur qui m'ennuie.

Le mental par ses nuances, sa rapidité, son dynamisme est un objet difficile à localiser, impossible à définir pour chacun avec les mots d'un dictionnaire qui ne sont plantés là que pour jalonner notre connaissance, nous aider à parler abstrait et peut être nous rassurer. Educateur et/ou thérapeute ! Qu'on le veuille ou non, on est l'un et l'autre dans la pratique, s'il s'agissait d'écrire une thèse il faudrait observer plus de rigueur dans le vocabulaire.

La vie de tous les jours offre des situations qui provoquent des réponses immédiates, tantôt bonnes, tantôt mauvaises pour l'enfant, pour le groupe. Elles ne sont pas forcément négatives, partant d'une erreur vécue le maître peut rebâtir sur du solide.

En théorie si chaque couple devait connaître les grands principes de l'éducation avant de concevoir, nous irions très vite vers la fin du monde. En réalité on fait d'abord le petit et après on se débrouille comme on peut. La maman devant ses enfants, le maître dans sa classe ont à résoudre des problèmes qui demandent des qualités d'accueil, de finesse, de sensibilité, de savoir qui s'acquiert par une perception attentive des autres, une fréquente remise en cause de soi-même et aussi par des lectures qui éclairent, ordonnent et renforcent toutes ces notions.

Ainsi on évite de dire des énormités comme celle relevée par M. Pigeon : « tu vois, c'est ta petite sœur » à propos d'un dessin. L'enfant n'est pas capable de comprendre un déchiffrement et celui qui le lui dirait non plus. En réfléchissant il peut découvrir l'objectivité d'une situation et s'il est désemparé il peut demander une aide. A ce moment-là seulement on peut essayer d'intervenir.

Le processus n'est pas simple. On parle d'identification, de transfert, de contre-transfert, il faut éprouver ces choses et les observer bien des fois sur soi et sur d'autres pour en avoir une idée claire. On parle du voyeurisme comme un reflet du sadisme et du masochisme, c'est vrai, cependant il faut tout de même passer par là pour savoir ce que c'est. L'écueil serait d'y rester. On agite le mot d'apprenti-sorcier qui a un relent de Moyen Age. Chaque fois que des camarades m'ont opposé ce terme avec violence, je sentais vaguement un problème chez eux et ils dressaient ce mot magique face à moi comme un voile. Je ne me sentais pas à l'aise chez Deligny avec ses enfants psychotiques qu'on aborde « sans connaître ». J'aime bien savoir et comprendre, sinon j'aurais peur d'être placé dans une boîte à pétales.

La tâche d'éducateur s'accommode mal d'un cadre rigide aux concepts figés.

On est comme on est.

L'essentiel est de s'accepter comme tel. Au cours des investigations psychologiques qu'on peut être amené à faire volontairement ou non, on ignore sa force et sa capacité. On s'engage en totalité et l'on sent seulement si le terrain est solide sous les pieds, si l'on est bien dans sa peau. C'est cela la limite à ne pas dépasser. A cette condition essentielle, on peut avancer et tout le reste n'est que littérature.

Pour sortir du dilemme, je dirais qu'être éducateur, c'est pratiquer une thérapie à la mesure de ses moyens.

Henri VRILLON  
Orchaise, 41190 Herbault